

ДОМ ПЛЕХАНОВА

5762

13

1

А. П. I 16

LOUIS DUMUR

Louis Dumur est mort le mardi 28 mars, à huit heures du soir, après une longue et terrible maladie, héroïquement supportée. Il était entré au mois de janvier dernier dans sa soixante et onzième année.

C'est un des fondateurs du *Mercure de France* qui disparaît et celui qui, avec Alfred Vallette, a fait le plus pour assurer le succès et la réputation de la revue où paraissent aujourd'hui ces lignes.

I

Louis Dumur habitait, au dernier étage de l'hôtel du *Mercure de France*, trois petites chambres encombrées de livres et de papiers. Il y en avait partout, sur la cheminée, sur les tables, sur les fauteuils et sur les chaises. Lorsqu'il était en plein travail, ce n'étaient autour de lui que brochures ouvertes et dossiers entre-bâillés, amoncellement de notes et de coupures de journaux, de cartes de géographie et de documents photographiques. Il régnait du reste dans tout cela, qui présentait aux yeux l'image d'un prodigieux désordre, un ordre extraordinaire.

Lorsqu'on venait le surprendre vers la fin de la journée, dans cet étrange laboratoire de sa pensée, Louis Dumur empoignait une pile de ces paperasses qui occupaient tous les sièges, la déposait délicatement par terre, puis invitait le visiteur à s'asseoir. Et la conversation commençait.

Dans ses *Portraits d'Hommes*, Rachilde a finement tracé, de sa plume agile, une véridique silhouette de Louis Dumur :

Depuis plus de trente ans, Louis Dumur vit au *Mercur* de France. Non seulement il y vit, mais il aide à le faire vivre. J'ai donc quelque raison de le bien connaître et d'avoir pour lui une sincère admiration, très motivée. Homme d'une probité exemplaire, travailleur héroïque, poète et dramaturge, romancier dont les romans, terriblement documentés, font foi en face de l'histoire de la grande guerre, le célèbre auteur de *Nach Paris* est une de ces figures graves, un de ces caractères entiers, qui forcent l'estime des honnêtes gens, et mettent « les autres » en rage!... Il parle et peut traduire six ou sept langues, a lu tout ce qui est à lire, classiques ou modernes, et cherche à apprendre tout ce qui doit s'apprendre. Je constate que le travail, le plus austère des devoirs accomplis, conserve. Louis Dumur ne vieillit pas, ne change pas; tel que je l'ai vu arriver au jeune *Mercur* à son retour de Russie, où il vécut plusieurs années en qualité de professeur, tel il demeure à peu de nuances près...

Très connu et fort estimé depuis longtemps dans les milieux littéraires, Louis Dumur n'a atteint la célébrité qu'assez tard, lors de la publication triomphale du premier de ses romans de guerre : *Nach Paris*... Il avait alors près de cinquante-sept ans, toute une vie de labeur derrière lui et une œuvre déjà importante et très diverse.

Comme beaucoup d'écrivains, Louis Dumur a débuté dans la littérature en publiant des vers. Le 23 décembre 1889, la censure impériale à Saint-Pétersbourg autorisait la publication de *La Néva*, Poésies, précédées de notes prosodiques, constituant la première œuvre publiée du futur auteur de *Dieu protège le Tsar*, qui était alors précepteur en Russie. A un an de distance, *La Néva* fut suivie d'une autre plaquette en vers, *Lassitudes*, — avec un avertissement sur un *Système prosodique fondé sur l'accent tonique*, — qui parut à la Librairie académique Perrin. Entre temps paraissait, dans la « Bibliothèque

Artistique et Littéraire » (La Plume) : *Albert*, le premier essai de notre auteur dans le roman.

Louis Dumur reniait délibérément toute cette production de sa jeunesse, sauf son *Système prosodique fondé sur l'accent tonique*, réforme logique, disait-il, à laquelle il n'a manqué pour triompher qu'un poète de génie. Dans les dernières années de sa vie, il prenait encore plaisir à exposer son *Système Prosodique*, à propos duquel Remy de Gourmont écrivait dans son *Livre des Masques* ces lignes empreintes d'amicale ironie :

M. Louis Dumur est assez fort et assez volontaire pour, épris d'une erreur, ne l'abandonner qu'après l'avoir acculée à ses conséquences les plus extrêmes, et assez maître de lui-même pour ne pas avouer son erreur et même la défendre avec toutes les ingéniosités du raisonnement.

On doit à la vérité d'avouer que si, dans cette occasion, Louis Dumur se refusa à avouer son « erreur », c'est qu'il est toujours resté convaincu qu'il n'en avait commis aucune (1).

(1) Contestable, sans doute, le système proposé par Dumur n'était nullement absurde, il était parfaitement défendable.

Charles Maurras, expert en la matière, et bon poète lui-même, y avait consacré une étude lors de la publication de *La Nèva*, en 1890.

Voici quelques extraits de cet article, recueilli par son auteur dans *L'Allée des Philosophes* (Crès, 1924) :

« ...M. Dumur vit bien que nos poètes et, à raison plus forte, les théoriciens de notre poésie, se plaignent tous du mode arithmétique de la versification française : à lire les traités vulgaires, on croirait que toutes les syllabes de la langue aient la même valeur, puisque c'est le nombre seul de ces syllabes qui contribue à qualifier notre vers.

« M. Dumur chercha un biais. Il le trouva, non sans adresse, sur un indice que lui fournissaient d'ailleurs les systèmes de versification anglaise et allemande. Il a imaginé de former des « pieds », des « pieds modernes », en combinant non plus des longues et des brèves à la manière des Anciens, mais des toniques et des atones...

« ...Et d'abord il avait raison contre tous les auteurs de vers métriques qui l'avaient précédé. La mesure antique, qui était une mesure fixe, précise peut-être le vestige de quelque notation musicale de la parole, cette mesure est bien perdue. Nos syllabes n'ont qu'une mesure relative, et donc fort variable...

« Il y a, pour l'accent tonique, une règle. Nous savons tous que cet accent tombe à l'avant-dernière ou à la dernière syllabe des mots, suivant qu'ils sont terminés ou non par une muette.

« De ce point fixe, M. Dumur a imaginé qu'il pouvait déduire d'autres règles : là commence l'incertitude... »

Avant son séjour en Russie, où il gagne un peu d'argent qui lui permet de publier ses premiers essais, Dumur avait déjà vécu six années à Paris. Il s'était mêlé au mouvement littéraire, fréquentant les cafés littéraires de la rive gauche et collaborant aux petites revues de jeunes : *Lutèce*, *Le Chat Noir*, *Le Scapin*, *Le Décadent*... Lorsqu'il avait quitté Genève, sa ville natale, où s'était écoulée son enfance, pour venir à Paris, l'« aspirant-écrivain » avait à peine 20 ans. Sauf les cinq années où il vécut partiellement à Saint-Petersbourg, il n'a jamais cessé d'habiter Paris et de considérer la France comme une seconde patrie, et c'est à juste titre que Rachilde a pu intituler l'étude qu'elle lui a consacrée : *Louis Dumur, le volontaire français*. Au lendemain de sa mort, un journaliste, homme de cœur et véridique, — il y en a, — n'a pas hésité à écrire, de celui qui venait de disparaître, qu'il était un *grand Français*. Il l'était effectivement (2).

Il y aurait outrecuidance à s'instituer, dans la Revue que dirige Alfred Vallette, l'historien de la fondation du *Mercury de France*. Il suffit ici de rappeler que Louis Dumur fut un de ses fondateurs, avant d'en devenir, à partir de 1903, le secrétaire général et le rédacteur en chef.

En 1896 parut *Pauline, ou La Liberté de l'Amour*, le premier grand roman du futur auteur du *Boucher de Verdun*. Une œuvre singulière et maladroite, une sorte de réquisitoire romancé, qui contient quelques scènes fort pathétiques; mais c'est là encore une de ces œuvres que Dumur n'hésitait pas à renier. Il n'en sera plus de même avec *Un Coco de génie*, paru six ans plus tard (1902), qui est un petit chef-d'œuvre de psychologie, tout pailleté de subtile ironie, une « histoire extraordi-

(2) C'est sans doute à cause de cela que M. Paul-Boncour, ministre des Affaires Etrangères, sollicité de plusieurs côtés, a refusé de faire porter à Louis Dumur, sur son lit de mourant, la rosette d'officier de la Légion d'honneur qu'on réclamait pour lui.

naire », un cas, mais qui sert de prétexte à toute une suite délicate de scènes de la vie provinciale, décrites dans une langue charmante. Le héros du roman, Loridaine, le « coco de génie », est un plagiaire sans le savoir, un somnambule qui s'assimile les chefs-d'œuvre qu'il lit en dormant, et qui, à l'état de veille, les reproduit, plus ou moins adroitement, en s'imaginant qu'ils sont véritablement ses propres ouvrages. L'auteur avait inventé de toutes pièces cette donnée, et l'avait développée avec une pénétration si sûre et avec une si parfaite finesse qu'il s'est trouvé être lui aussi une sorte de « coco de génie ». En effet, lorsque le livre eut paru, le professeur Grasset, de Montpellier, psychiatre et psychologue célèbre, lui consacra un article dans la *Revue des Deux Mondes*, louant l'auteur de la justesse de son analyse, et citant des observations cliniques sur des cas analogues, qui venaient corroborer et confirmer l'étude si pénétrante du romancier. A propos de ce même roman, Louis Dumur reçut, provenant de diverses petites villes de province, plusieurs lettres de lecteurs qui tenaient à lui faire savoir qu'ils avaient découvert la « clef » de son roman, et que tel ou tel personnage était effectivement — et parfaitement décrit — telle ou telle personne bien connue de son entourage. Inutile d'ajouter que l'auteur, qui avait écrit son livre sans quitter Paris, ignorait jusqu'à l'existence des êtres qu'il était censé avoir si exactement dépeints.

Dans la période de six années qui s'écoule entre la publication de *Pauline* et celle du *Coco de génie*, Dumur a consacré son activité littéraire au théâtre. Il a fait représenter successivement, d'abord seul, puis en collaboration avec Virgile Jozz :

La Nébuleuse, le 27 avril 1896, au Théâtre Libre;

La Motte de Terre, le 14 janvier 1897, à l'Œuvre;

Don Juan en Flandres, le 23 juin 1897, à l'Odéon;

Rembrandt, le 2 octobre 1898, au Nouveau Théâtre;

de telle manière et dans de si mauvaises conditions qu'on courait à un échec certain. Notre ami en garda quelque regret.

En 1909, 1910 et 1911, Louis Dumur publie coup sur coup, ornés de charmantes illustrations de Gustave Wendt, ses trois romans genevois : *Les Trois Demoiselles du père Maire*, *Le Centenaire de Jean-Jacques* et *L'Ecole du Dimanche*. Souvenirs d'enfance romancés, d'une ironie émue, d'une fraîcheur primesautière, et tout baignés de poésie, ces trois petits livres montrent leur auteur atteignant à une forme d'art parfaite. Ils resteront un régal pour tous les lettrés, tout en continuant à enchanter les enfants eux-mêmes (3).

Puis vint la guerre.

J'aurai à revenir sur l'influence qu'elle exerça sur la pensée de Louis Dumur, et sur toute son activité intellectuelle. Tout d'abord, il devint polémiste, un polémiste implacable et justicier : renseigné, précis, terrible. Toute sa polémique, qui est déjà de l'histoire, il l'a réunie dans son livre *Les Deux Suisses*, qu'il jeta à la face des « neutres » hypocrites de son pays, de ceux qui germanisaient sous le couvert de la neutralité, de ceux aussi qui se disaient neutres par pusillanimité.

Enfin le Louis Dumur nouveau, le Louis Dumur transformé par les événements et les leçons de la guerre longuement ressentis et médités, publie en 1919 un nouveau roman, *Nach Paris...* A peine romancé, c'est le récit, atroce et pathétique, de la ruée des Allemands sur Paris,

(3) On peut rattacher au cycle genevois le petit roman historique intitulé *Un estomac d'Autriche*, écrit à l'occasion du centenaire de la Restauration de la République de Genève, et paru en 1913 à Genève. Comme le précise Louis Dumur dans sa préface, « ce qu'on appelle à Genève la Restauration, c'est le retour de la petite république à l'indépendance, après une période de quinze ans d'annexion à la France. Le déclin de Napoléon, à la suite de la défaite de Leipzig, et le passage du Rhin par les armées alliées furent l'occasion de cette Restauration qui se produisit le 31 décembre 1913. » C'est cet événement qui fait l'objet du récit romancé que donne l'écrivain, pressentant la formule qu'il devait faire triompher dans le cycle de ses grands romans sur la guerre de 1914-1918.

l'auteur, — l'ironique et délicat écrivain du *Coco de Génie* et des petits romans genevois s'est constitué un style nouveau, plus dense, plus chargé, aspirant, et atteignant souvent, à la puissance du style épique. La langue avait plus de grâce et d'élégance sans doute, plus de pureté aussi, dans ses ouvrages antérieurs. Mais, pour dépeindre les horreurs de la guerre, la frénésie des combats et des révolutions, ne fallait-il pas emprunter un autre langage, plus tourmenté, plus alourdi de matière, plus pesant parce que visant au monumental? L'exemple des vieux naturalistes, de Zola notamment, exerça une influence indéniable sur la genèse du nouveau style de Dumur : un style orageux, bousculant parfois la syntaxe, charriant avec lui des scories, mais atteignant à une force vraiment impressionnante, lorsque la page est bien venue.

Un bon juge, l'un des meilleurs critiques littéraires de ce temps, le seul qui ait une action sur le public, j'entends nommer Léon Daudet, a parfaitement caractérisé la manière de Dumur, d'abord dans l'article qu'il a consacré au *Boucher de Verdun* dans *l'Action Française* (4), puis dans l'étude plus complète insérée dans une plaquette sur *le Roman et les Nouveaux Ecrivains* (5).

Je crois utile d'en rappeler quelques passages :

Ce ne sont pas de petits livres, ce sont de grands livres que ces romans de guerre de Dumur.

.....

Un nouveau roman, historique et guerrier, de M. Louis Dumur, l'auteur de *Nach Paris!*, vient de paraître. Ce roman, d'une extraordinaire puissance descriptive, est de la même veine, de la même verve, de la même violence, et peut-être encore mieux composé que le précédent... Je dirai de lui, comme de *Nach Paris!*... « qu'il ne peut être mis dans de jeunes mains, pas plus que certains dessins de Goya, attendu

(4) *L'Action Française*, 27 avril 1921.

(5) *Le Divan*, 1923, pp. 17 et suiv.

qu'il évoque, et de façon crue, ce que Shakespeare appelle les parties honteuses de l'ombre. Mais le roman, — même quand il est une école de résistance morale ou patriotique, — n'est pas un blanc-manger, un parterre fleuri d'innocence et de douceur. Il peut, et il doit, à l'occasion, montrer le gouffre de la passion, avec le moyen d'en sortir. Nous en reparlerons. La guerre a renouvelé la crudité de la description, dont Louis Dumur, d'ailleurs, n'abuse pas. Il la met, comme un effet d'horreur tragique, là où elle demeure vraisemblable ou vraie.

Ceci dit, il demeure incontestable que cette œuvre révèle un peintre du réel qui sait conter, dans un langage clair bien que touffu, qui sait émouvoir, qui ne s'abaisse jamais, même s'il montre la sanie mêlée au sang...

.....
Le procédé de Louis Dumur, parfaitement légitime en un tel sujet, consiste à introduire la fiction et à la faire se mouvoir dans une multitude de détails exacts, documentaires, de figures réelles et strictement décrites...

.....
(*Le Boucher de Verdun*)... est en même temps qu'un récit du plus captivant intérêt, un des meilleurs livres écrits sur la guerre...

.....
Je n'insiste pas sur les dons de conteur de Louis Dumur, que chaque lecteur a pu constater. Mais il y a mieux que cela : une puissance d'évocation hallucinatoire...

.....
L'audace des descriptions est rachetée par cette chaleur lyrique, cette force percutante de la rage et de l'invective, dont le prix est, à mes yeux, inestimable. Autant les récits de bataille, dans un livre comme *La Débâcle*, de ce malfaisant Zola, sont chiqués et uniquement verbaux, autant les mêmes récits, chez Dumur, atteignent naturellement au pathétique, gardent l'ampleur et la fièvre de la grande lutte. C'est par cette fougue, cet ordre, ce rythme dans la véhémence, cette richesse d'impressions, cette verdure, cette noblesse aussi, dans le choix des épisodes et dans le dialogue, que Louis Dumur s'est placé au premier rang.

Ces appréciations, la postérité les ratifiera.

Nul doute que l'œuvre de Louis Dumur ne garde une place dans l'histoire littéraire, et dans l'histoire tout court.

II

Bien que cela puisse paraître indiscret, je voudrais qu'il me fût permis de parler maintenant, d'une manière toute personnelle, de l'ami que nous venons de perdre et auquel me liaient les sentiments de la plus affectueuse, de la plus confiante, de la plus parfaite amitié. Lorsque j'ai connu Louis Dumur, il y a un bon quart de siècle, j'étais un très jeune homme, et lui-même avait l'âge que j'ai aujourd'hui. La sympathie entre nous naquit immédiate, et notre mutuelle amitié grandit et se fortifia avec le temps sans que l'ombre la plus légère vienne jamais l'effleurer.

D'un abord froid, parfois presque rébarbatif, d'aspect un peu lourd et assez rude, le visage broussailleux et sévère, très indifférent à sa mise, la parole difficile, l'élocution lente et embarrassée, Louis Dumur, au premier contact, figurait le contraire d'un personnage aimable. Vis-à-vis d'un inconnu, d'un gêneur présumé, qu'il voyait pour la première fois, il se tenait sur la défensive.

Mais quelle trompeuse apparence! La glace une fois rompue, le contact étant bien pris, un personnage tout différent se révélait. Sa prodigieuse curiosité intellectuelle se réveillant, — car il était curieux de toutes les idées, de tous les sentiments, de tous les êtres, de toutes choses, — Louis Dumur s'intéressait à son interlocuteur. Il l'écoutait parler, le questionnait, approuvait ou soulevait des objections, discutait, rétorquait, se livrait enfin, et se passionnait. La sympathie pour lui procédait toujours d'une origine intellectuelle. De même, du reste, l'antipathie, et il en avait de très vives. Il était impitoyable aux sots, qu'il méprisait, et à tout ce qui lui

ДОМ ПЛЕХАНОВА

Город №
Колл. №
Лист №
Том №

inaccessible au désespoir, il a lutté contre elle jusqu'au bout, fièrement. Il a été vaincu, sans doute, mais on peut dire qu'il n'a pas pris parti de sa défaite. La mort n'a pas pu appliquer sur son visage le masque de sérénité — si pâle, si doux, et presque consolant — qu'elle impose à presque tous ceux qu'elle emporte.

Je reverrai toujours, telle que je l'ai vue, la physiologie tragique de mon ami mort, avec l'expression tragique de mécontentement dont elle était empreinte.

Un amour profond pour la vie fut un des traits les plus marquants du caractère de Louis Dumur. Sans grandes exigences personnelles, il aimait la vie pour elle-même, il la considérait comme un spectacle prodigieusement divers et intéressant, comme une source inépuisable de sensations, de sentiments et de pensées. En dehors de toutes préoccupations morales, en dehors de toutes considérations sur les fins de l'existence, notre ami s'enchantait à vivre et à voir vivre; il était reconnaissant à chaque heure, même la plus banale, de ce qu'elle pouvait apporter; il y découvrait des richesses insoupçonnées.

Comme nous parlions un jour ensemble de l'hypothèse métaphysique du Retour Eternel, et que je lui faisais remarquer combien cette notion du renouvellement perpétuel d'événements toujours identiques était généralement insupportable à l'esprit des hommes, combien elle leur paraissait désespérante, Dumur me répondit : « Eh bien! moi, si l'on m'offrait de revivre une infinité de fois ma vie, telle que je l'ai vécue, j'accepterais sans hésiter, avec reconnaissance. » Et, après un instant de réflexion, il ajouta : « La vie n'a probablement pas d'autre but, et n'a pas besoin d'autre but que d'être La Vie, rien que La Vie. »

Comme il le disait dans *l'Ecole du Dimanche* :

J'avais ma vie à vivre. C'est tout ce que je savais, tout ce

Louis Dumur apportait à tout ce qu'il faisait, même aux plus infimes, même aux plus ingrates besognes, mieux qu'une conscience admirable : une sorte d'enthousiasme tranquille. Il avait le génie de rendre intéressant à ses propres yeux tout ce qu'il était obligé de faire. Petite ou grande, chaque action avait en elle-même sa justification et son but. « Les moindres choses, disait-il, peuvent avoir leur intérêt, lorsqu'elles sont justifiées. » A ses yeux, tout se justifiait. Cela contribuait à donner à sa vie, si calme, et d'apparence parfois si routinière, un prodigieux attrait. Toujours Louis Dumur se plaisait au labeur, à tous les labeurs; et il était extraordinairement laborieux, sans avoir jamais l'air ni pressé ni surchargé de travail, et jamais il ne se plaignait. Il a consacré beaucoup plus de temps qu'on n'imagine à des besognes mal rétribuées, ou pas rétribuées du tout, pour rendre service à des gens ou à des groupements que souvent il n'aimait que médiocrement. Ce qu'il s'était engagé à faire, il le faisait, même à l'égard de ceux qui ne tenaient pas leurs engagements. Comme je le lui reprochais un jour amicalement, il me répondit : « Ça m'a tout de même appris beaucoup de choses. » Le fait est que Louis Dumur était une encyclopédie vivante. Doué d'une mémoire magnifique et parfaitement fidèle, il avait des lumières sur presque tout, une érudition très solide, appuyée sur un robuste bon sens. C'est ce qui lui a permis d'être pour le *Mercure de France* un rédacteur en chef d'une qualité exceptionnelle. C'est aussi, par un paradoxe assez étonnant, ce qui a fait de cet homme, à la parole difficile et presque embarrassée, un « causeur » extrêmement attachant. Hésitant sur le choix des mots, émaillant constamment son discours de « N'est-ce pas... n'est-ce pas... », pour se donner le temps de trouver une forme adéquate à sa pensée, il empoignait son sujet, le tournait et le retournait sous tous ses aspects et dans tous ses détails, avec une minutie et une exactitude stupéfiantes. Les faits s'enchaînaient aux

Remacle, il s'était associé à cinq autres personnes afin de verser discrètement, à un petit restaurateur du quartier, 180 francs par mois pour assurer le couvert à Verlaine tombé dans la misère. Les trente francs de sa quote-part représentaient un véritable sacrifice pour Louis Dumur, dont la situation matérielle était alors fort modeste. De cela, il n'a jamais parlé à personne. Ce qu'on a pu connaître de ses bienfaits, ce fut toujours par hasard et malgré lui. On en pourrait cependant citer beaucoup. Toutefois, s'il était généreux, c'était sans être dupe; il n'éprouvait pas le besoin de se leurrer sur les gens, ni de les estimer pour les aider; il lui suffisait qu'ils fussent malheureux. Il me dit un jour, comme pour se justifier de se laisser « taper », ces mots magnifiques : « Ça doit être si dur de quémander ! »

Dans un autre ordre d'idées, il avait encore de ces « faiblesses » qui sont d'une si touchante humanité. Il consentait à prêter longuement l'oreille aux divagations d'un demi-fou, qui lui prenait un temps précieux, et l'exaspérait. Je lui en faisais reproche, il me répondit : « Que voulez-vous, c'est un pauvre fou, il faut bien que quelqu'un l'écoute. *Ça lui fait du bien.* » Le hasard d'une conversation m'a permis d'apprendre — sans qu'il s'en soit jamais douté — un autre trait de son caractère, encore bien plus touchant. Je crois utile de le relater, le plus brièvement possible. Louis Dumur, revenu de Russie, fit la connaissance d'une femme étrangère de haute condition, mais un peu perdue dans le tourbillon de la vie parisienne; ce fut le grand amour de sa vie. Elle ne tarda pas à tomber malade, dut se soigner assez longtemps, et finalement mourut en laissant des dettes. L'écrivain, tout jeune alors, et sans situation stable, prit des arrangements avec les créanciers de son amie, et, pour que rien ne puisse entacher sa mémoire, pendant plus de dix années, il paya, jusqu'à l'extinction complète, les dettes de celle qu'il avait aimée.

Des traits de fidélité, si émouvants, projettent une

mystérieuse lueur sur les profondeurs secrètes de l'être et révèlent l'infinie délicatesse et les sentiments de tendresse pudiquement dissimulés, qui constituaient la vraie nature de notre ami.

III

En raison, peut-être, de son apparence, on s'est souvent complu à considérer Louis Dumur comme une sorte de protestant sans la foi, sectaire et rigide, ancré dans des convictions acceptées une fois pour toutes et qu'il défendait de toutes les forces de son intelligence, avec une grande habileté dialectique et une extrême richesse d'arguments. Cette vue est erronée, je l'ai déjà dit; mais il me paraît utile d'y revenir avec quelque détail.

Que Dumur ait gardé la marque de ses origines et de son éducation protestantes, cela ne saurait être raisonnablement contesté. Mais on aurait tort d'y attacher une importance excessive; la forme, ici, risquerait de dissimuler le fond.

Sérieux jusqu'à la gravité, notre ami était un très libre esprit, infiniment compréhensif et curieux de toutes choses. Dans l'ordre intellectuel, il a passé sa vie à se libérer, à se conquérir lui-même, à se créer, en dehors de tout système, des vérités de plus en plus conformes aux réalités que découvraient ses yeux d'observateur attentif et son esprit toujours en éveil.

Protestant, il s'est libéré du protestantisme, et cela s'est fait sans déchirement, comme sans regret.

Sur cette évolution, *L'Ecole du Dimanche* est un document intéressant. Non point qu'il y faille voir une autobiographie romancée. Louis Dumur s'est libéré beaucoup plus tard que son petit héros Nicolas Pécolas; lorsqu'il l'a fait, il atteignait presque à l'âge d'homme. Cela n'a point été chez lui le résultat d'une crise sentimentale, mais une simple démarche intellectuelle. Lorsqu'il cessa

de croire, — il me l'a raconté bien des fois, — il se sentit plus riche et plus libre, et la vie lui apparut meilleure. Cette ivresse de la libération, il l'a admirablement décrite, telle qu'il l'avait ressentie, dans une page de *l'Ecole du Dimanche* :

Les jours qui suivirent furent certainement les plus heureux de ma vie. Débarrassé du cauchemar chrétien, il me parut que je renaissais délicieusement à l'existence, que mes yeux s'ouvraient sur un monde nouveau, transformé, enchanteur, dont je n'avais jamais soupçonné jusqu'ici la douceur et la beauté. Il me fallut d'abord me rendre compte que je n'avais pas été le jouet d'un rêve, que ce que j'avais entendu, je l'avais bien entendu, que ce que j'avais compris, je l'avais bien compris, et que je pouvais retrouver à ma volonté et sur un simple appel de ma mémoire une partie des arguments, des faits, des évidences qui avaient dissipé les fantômes et mis en fuite la terreur biblique. C'avait été alors une explosion grandissante de joie. Ebloui, transporté, radieux, je me faisais l'effet d'un convalescent relevant d'une grave maladie, ou mieux d'un aveugle recevant la lumière, ou mieux encore, d'un fou parvenant à la raison, avec cette différence qu'ayant partagé ma folie avec un nombre immense de gens, je n'éprouvais nulle honte à l'avoir été, mais seulement un grand bonheur de ne l'être plus. Tout ce à quoi j'avais cru me paraissait déjà si lointain, si étranger! Comment avais-je pu, par exemple, succomber si inexplicablement à cette extravagante idée du péché? Je voyais si bien maintenant que tous ces actes qualifiés de péchés étaient des faits simplement humains, ne tirant leur signification que de leur rapport avec l'homme ou la société, et dont la plupart étaient d'ailleurs très légitimes, quelques-uns même empreints d'une véritable noblesse! Combien je fus satisfait de découvrir cela par le seul exercice de mon bon sens enfantin! Comme tout me paraissait clair désormais, limpide et facile! Plus de faux scrupules! Plus de morbides altercations de conscience! La vie naturelle, saine, vive, dans la droiture instinctive du cœur et la stabilité seraine de l'esprit! Et, à ces pensées, qui se pressaient, plus ou moins formulées dans mon cerveau ravi, je me trouvais inondé d'une béatitude inconnue, j'éprouvais pour la première fois

ce sentiment d'allégresse intense qui, selon le pasteur Babel, accompagnait l'obtention de la loi et qui éclatait chez moi précisément parce que je ne l'avais plus (6).

Par la suite, Louis Dumur s'était épris des idées dites « de gauche » : humanitarisme, internationalisme, pacifisme. Avec un inlassable dévouement, avec une application acharnée, il se consacra, faisant toujours preuve d'un désintéressement absolu, à servir les idées qui lui paraissaient les meilleures et les plus belles, sans ménager ni son temps ni sa peine, et sans chercher jamais à en tirer le moindre profit pratique, ni le moindre bénéfice. En aucun cas, il n'a fait d'une cause à défendre un gagne-pain; en aucun cas, il ne l'a envisagée comme une prébende.

Ceux qui ne l'ont pas approché durant ces années-là n'ont aucune idée de la somme énorme de travail qu'il a pu fournir comme secrétaire de rédaction du *Courrier Européen*, et comme rédacteur de la *Correspondance Russe* (organe en France du parti cadet). Lourde tâche, tâche obscure, à peine rétribuée, et poursuivie cependant avec une conscience admirable et une parfaite abnégation. Ceux qui, aujourd'hui encore, tirent profit des idées dites « généreuses » y ont sacrifié bien moins d'eux-mêmes que n'a fait notre ami.

Puis est venue la guerre, contredisant à toutes ses belles fantasmagories. Quatre années d'angoisse, sous un ouragan de fer et de feu. Avec une grande détresse au cœur, Louis Dumur vit s'effondrer le bel édifice de ses rêves. En une nuit, la tempête venait détruire l'édifice de ses songes généreux.

Contre l'impérialisme allemand déchaîné, accumulant les horreurs et les crimes, l'ancien secrétaire de rédaction du *Courrier Européen* crut à la croisade de la justice et du droit. Il suivit la même évolution que l'illustre

(6) *Ecole du Dimanche*. 1 vol. *Mercure de France*, 1911, pp. 255 et suivantes.

poète belge Verhaeren, humanitaire, internationaliste et pacifiste de la veille, comme lui; la même évolution que son ami et confrère du *Courrier Européen*, le dramaturge Paul-Hyacinthe Loyson.

Il faut avoir assisté, comme il m'a été donné de le faire, à des conversations entre ces hommes éminents, pour savoir la puissance de colère, — de noble colère, — qu'ils puisèrent dans leur poignante désillusion.

Ces fiers esprits, se reprochant de s'être trompés sur les hommes et sur le monde, devaient désormais consacrer toutes leurs forces et tout leur talent à dissiper des illusions dont ils se sentaient les premières victimes.

Suisse, et partant neutre, âgé de plus de cinquante ans, Louis Dumur allait consacrer désormais le meilleur de son activité à participer à ce qu'on a justement dénommé « la guerre sans armes ». Il se lança dans cette aventure avec le même courage qu'il avait déployé en toutes circonstances, sans réserves, sans arrière-pensée, et sans ménagements. Il tourna le dos à d'anciens camarades, se brouilla avec de vieux amis qui, ne pouvant accepter d'avoir eu tort, de s'être trompés durant toute leur vie, tentaient d'ergoter et de ruser pour sauver quelque chose de leurs illusions. Je ne parle ici que des gens sincères, et non point de ceux qui vivent des illusions qu'ils propagent parmi les hommes, pour les mieux piper et pour les mieux gruger. Les batailles auxquelles il prit part dans cette guerre sans armes ne furent pas sans avoir pour lui de graves conséquences. A vouloir dire, avec une impitoyable et rude sincérité, certaines vérités pénibles à ses compatriotes, notre ami sacrifia en quelque manière la petite patrie qui était si chère à son cœur, la Suisse, à sa grande patrie intellectuelle, la France. Les hypocrites protestations, les injures avec lesquelles furent accueillies les révélations et les implacables polémiques des *Deux Suisses* ont profondément ulcéré Dumur. Il avait conscience de n'avoir jamais dit que la vérité, pour la faire servir à la défense de la meilleure

cause; il n'a jamais accepté qu'on puisse lui en contester le droit, ni qu'on lui en fasse reproche.

De même qu'il s'était brouillé avec des amis chers, Dumur se brouilla avec son pays, et il mourut irréconcilié. Invité, il y a quelques années, à se rendre en Roumanie, à l'occasion du Congrès de la Presse latine, — voyage qui fut pour lui un véritable triomphe, — Dumur dut traverser la Suisse. Une réception avait été organisée à la gare de Lausanne en l'honneur des congressistes; l'auteur des *Deux Suisses* refusa de descendre. A l'aller comme au retour du voyage, il traversa son pays natal sans accepter de quitter son wagon, comme le plus étranger des étrangers. Et ce lui fut très douloureux : il me l'a dit.

Conscient d'avoir accompli son devoir de Suisse, et de bon Suisse, il n'admettait pas qu'on mit en doute son patriotisme, ni la noblesse et la pureté de ses intentions. Là-dessus, il était absolument intransigeant.

Conscient en outre du danger permanent que représentait pour la civilisation du monde, et pour les hommes, les illusions dont il s'était lui-même longtemps abreuvé, Louis Dumur résolut de se faire l'historien de la grande catastrophe. Un historien à la fois scrupuleux et passionné. Guerre, invasion, révolution russe, déchaînement du bolchevisme; autant de leçons dont le souvenir ne devait pas être perdu. Il fallait que le monde fût mis en présence de sa propre horreur et de ses propres folies. Les mêmes folies devant nécessairement être génératrices des mêmes horreurs.

Telle est, dans toute la noblesse de son dessein, l'origine de l'immense fresque historique et romanesque dont Louis Dumur entreprit l'exécution, tâche immense, que la mort ne lui a pas permis d'achever.

La préparation de ses romans sur la Grande Guerre a contraint l'auteur de *Nach Paris!*... à un travail de documentation véritablement prodigieux. Dans le manie-

ДОМ ПЛЕХАНОВА

Инвент. №

Колл. №

des points au chartiste le plus minutieux. Tous les textes étaient lus, annotés, confrontés, les sources examinées, les truquages éventés; jamais le romancier ne se serait permis, pour sa commodité personnelle, de solliciter un passage, ou de le déformer le moins du monde. La vérité d'abord! la fiction n'étant qu'un vêtement dont on l'habillait, et qui avait pour but, à la fois de rendre le récit plus attrayant, et de recréer l'atmosphère autour des événements, de telle manière qu'on se trouve plongé en pleine réalité.

Les faits de l'histoire, l'étude des événements, la recherche de leurs causes et de leurs conséquences, le contact avec les acteurs du grand drame, l'analyse de leurs mobiles, les sources de leurs attitudes et de leurs sentiments, tout cela a contribué à procurer à Dumur des notions approfondies et originales sur les hommes et sur le monde. Sa pensée personnelle en fut largement influencée, et en subit une orientation nouvelle.

De même qu'il avait perdu la foi dans la religion de son enfance, le puissant romancier, au soir de sa vie, perdit la foi dans l'humanitarisme démocratique qui fut la religion de son âge adulte. Derrière les grands mots : progrès, égalité, liberté, justice sociale, droit des peuples, — qui lui paraissaient jadis recouvrir de hautes et nobles idées, — il découvrait l'impérialisme brutal des peuples et des foules, ou les petits intérêts de petits hommes. Désormais, la démocratie lui apparaissait comme un beau rêve et comme une pauvre réalité; le suffrage universel comme un leurre et une stupidité. « Les masses, disait-il, sont bêtes. Elles sont faites pour être dirigées, et non pour diriger. Bien menées, elles peuvent réaliser de grandes choses; lorsque ce sont elles qui mènent, on court à la barbarie. »

Même dans les dernières semaines de sa vie, inquiet des événements, il s'intéressait passionnément à tout ce qui se passait dans le monde, espérant malgré tout que viendrait pour l'humanité une époque moins trouble et

des temps meilleurs, et que les hommes — certains hommes, du moins — pourraient encore réaliser de nobles œuvres et de grandes choses.

En dépit des illusions mortes, et des désillusions, l'optimisme demeurerait en lui le plus fort : un optimisme grave, mâle, héroïque. Curieux mélange de mécontentement et d'espérance tenace.

J'imagine que le dernier rêve de Louis Dumur a dû être assez semblable à la scène que voici, extraite de son petit drame, si profond : *La Nébuleuse* :

L'ABBÉ JEAN

Oh! l'heure où toute cette souffrance, où toute cette boue sera entraînée par le torrent purificateur!

ANDRÉ

Le jour où le monde dont nous ne sommes que l'épouvantable chaos commencera à laisser pressentir sa lumière!

L'ABBÉ JEAN

Mon Dieu, nous sommes las d'attendre : *Fiat Lux!*

ANDRÉ

La faux, la torche, le fouet... ou la croix : mais quelque chose qui sauve!

L'ABBÉ JEAN

La croix a déjà paru : elle sauve de l'enfer... Il faut autre chose qui sauve de la terre!

ANDRÉ

Non plus un Dieu.

L'ABBÉ JEAN

Des hommes.

ANDRÉ

Des hommes qui n'auront plus peur de la vie.

L'ABBÉ JEAN

Parce qu'ils sauront la dominer.

ANDRÉ

Parce qu'ils voudront l'êtreindre.

L'ABBÉ JEAN

Et lui dire : tu es à moi.

ANDRÉ

Et non pas : moi à toi.

LOUIS DUMUR

L'ABBÉ JEAN
Cela sera-t-il?

ANDRÉ
Ce serait trop beau.

L'ABBÉ JEAN
Eh bien, cela sera.

ANDRÉ
Justement parce que c'est beau.

L'ABBÉ JEAN
André, mon frère, il faut croire.

ANDRÉ
Il ne suffit plus maintenant d'espérer.

L'ABBÉ JEAN
Il faut croire.

ANDRÉ
Croyons!

L'ABBÉ JEAN
Croyons!

ANDRÉ (s'arrêtant comme fasciné :)

Ah!
L'ABBÉ JEAN (de même :)

Un souffle passe.
ANDRÉ

Entends-tu?
L'ABBÉ JEAN

Silence!...
ANDRÉ

Silence!...

(Tous se mettent à trembler, comme dans l'imminence de quelque chose d'extraordinaire. La Ravette sort du réduit, avance de quelques pas et attend ainsi, comme hallucinée. Au bout de quelques secondes, tout à coup, à droite, derrière le rideau, retentit un cri, un cri immense, le cri déchirant et glorieux de la femme qui met au monde.)

ANDRÉ (un instant après :)

Oh! le voir!... je veux le voir!... le voir!... le voir!...

Lucide jusqu'au dernier instant, mais rendu muet par le mal qui le rongait, Louis Dumur est mort silencieux. Mais s'il avait pu parler, songeant au monde en perpé-

tuelle gestation, au jour nouveau qui allait naître, je suis certain que c'est ce cri, chargé de passion et de désir, qu'il eût proféré :

« Oh! le voir!... je veux le voir!... le voir!... le voir!... »

GEORGES BATAULT.

ДОМ ПЛЕХАНОВА

5762

Лист №

№ хран.

А. П. I 16